

[4 mars, Paris]

4 mars. 1948. Vingt-deux heures.

Trois mois de silence. Une honte. Ne se passe-t-il rien ? Vite : reçu en Morale-Socio en novembre. À l'écrit de la session spéciale de février pour Logique et Philo géné. Refait à l'oral (Logique). Me représente en juin et espère passer. Aurai alors fini mes études.

Les fêtes du Nouvel An et Noël se sont bien passées : chez ma mère. À présent je suis définitivement au magasin avec Marcelle : elle, la vaisselle. Moi, je pompe l'essence. On gagne pas mal (par l'essence) [.]

Diverses incertitudes pour mon service militaire (puisque suis devenu français).

Écris (con !)[.] Achève de taper mon deuxième conte. (Au magasin, dans l'arrière-boutique.) Divers projets à son sujet. Quand ? Quand ? Passons...

Pense moins au monde (tension russo-américaine, Rideau de fer, etc.) qu'à l'univers. Et encore ! En tout cas, j'admets difficilement quoi que ce soit : prouve ta preuve. Ai la flemme de continuer.

Que de temps dure ce cahier. Plus de deux ans. C'est la preuve que je suis « établi ». Et aussi que je crée. Car, ces pages ont toujours tendance à grignoter. Mais aussi vivifient : me sentais abattu ce soir, (printemps). Ces pages me remontent. Pourquoi ? À qui m'y adressé-je, au fond ? Moi, et encore, toujours...

[16 mai (1), Saint-Chéron]

Dimanche 16 mai. Saint-Chéron. Quatorze heures trente.

Assez long intervalle. Que de détails.

Mon père est à Menton, au repos. Ma mère, Marcelle et moi sommes pour deux jours à Saint-Chéron. Beau temps calme. Rien de neuf pour mon édition. J'attends. Je n'ai pas dû parler de mon prof de Sociologie à qui j'ai montré le manuscrit. En parlerai plus tard. En tout cas c'est lui qui m'a recommandé à Laffont.

À présent, installé dans le jardin, transcrit des pages écrites au Luxembourg il y a deux semaines environ. (Non, un mois.)

19 – 4 – 48.

Depuis quelques temps, guigne sur guigne. Les deux affaires ne marchent pas. On a des dettes. Marcelle est malade. Je me sens désespéré, désabusé. Vraiment que deviennent mes pensées d'autrefois ? Ayant fini (tapé) deux récits formant roman, l'ai montré à l'assistant de Sociologie de l'an dernier à la Sorbonne. Il m'avait semblé à la page. Rien. C'est-à-dire que ça lui a plu, paru digne d'être lu, publié, etc. Mais il ne connaît personne et ne peut m'aider. En tout cas il m'a dit qu'il y avait quelque chose dedans (avec réserves). Oui, il y a quelque chose. Et il faut que ça se publie. Ne suis-je donc plus protégé par qui de droit ? Le prof m'a dit au café de ne pas m'acharner sur ce sujet. Bien. Mais il faut quand même que ça se publie. Qui m'aidera en plus de moi-même ?

J'ai des projets en plus. Deux surtout. Ne sais par lequel commencer.

L'un date d'Aix cet été.

Henri se rend compte qu'il a trahi. Qui ? Lui-même. Il se rend compte qu'il s'est trahi lui-même et qu'il se trahit parce que chaque pensée doit détruire, alors qu'en même temps chaque geste construit. Donc, il n'est pas ces gestes. Double problème : il doit se détruire pour n'être pas mangé par la vie. Comme au contraire, il se construit, il trahit. Donc, il doit d'abord détruire sa trahison c'est-à-dire ce qu'il est devenu.

Dans le roman, les deux s'imbriquent. Car comment détruire ce qu'il est devenu ? À partir de quand est-il devenu ? Cela il le résoudra en revenant là où enfant il passait ses vacances. Il s'agit de trouver l'endroit. Une fois revenu là, il aura cessé de trahir son enfance, d'être ce qu'il est devenu. Pourquoi ? Parce qu'il y aura quelque chose, ici ou là [,] qui le lavera de tout ce qu'il est devenu à partir de cet instant où il y était et lui permettra de ne plus le devenir [sic], de s'engager dans la voie de la destruction. Cette vie même au « cœur », alors que lui, même raté est quelque chose. D'abord cesser de trahir son enfance pour cesser de se trahir tout court.

Tout cela en tombant sur une photo. D'où essai de réussir l'ambiance, fantasmagorie, tout en économisant pour le voyage. Puis, y aller ? Ni oublier de retrouver le nom. Va à pieds. Deuxième livre : il marche. Surprise. Se rend compte qu'il n'atteindra jamais, mais peu importe. Trouver à peu près. Et que faire de cet à peu près. Plus d'endroits à chercher, rien que se détruire. Barrière terrible. Autant ne jamais trouver. Et il meurt de soif en été, sur la route devant un puits. Traître.

De nouveau à Saint-Chéron. Je relis ce charabia que je trouve grotesque. Aussi bien pour le prof (qui 190. m'a quand même présenté à Laffont) que pour le roman. Ce que j'en dis égale bafouillage.

Quel sera-t-il ? Voilà : un type regardant une photo, s'aperçoit qu'il a trahi l'enfant qu'il était. Car, il est limité, fait. Pour se libérer, veut retrouver l'endroit où cette photo fut prise. En vacances. Économise pour y aller, oublie où c'est. Se rend compte qu'il ne trouvera jamais, ou à peu près. Et qu'il est traître en lui-même, en tant que vivant. [illisible].

[16 mai (2), Saint-Chéron]

Maintenant, seize heures. Poème écrit il y a plus d'un mois :

Le soir ne veut rien savoir de mon corps dur, il s'en fout comme moi
 Pourquoi Rien qu'une fois
 La mort ne m'aura rien qu'une fois
 Le vent murmure Un jour, il les chassera sur mon chemin ils se traîneront sur les pieds, sur les
 pieds et sur les mains Pourquoi ? Pourquoi eux et pas moi ?
 Les jours rétrécissent sous
 l'effroi.
 Les trains ne partent plus tout s'écroule dessous Où est-ce Où est-ce ? c'est le soleil qui se
 dissout
 Je me suis oublié au bord, là où les flots vous lèchent les pattes
 Plus besoin de qui que ce soit
 Plus de besoin de toi (qui n'existe pas) ni de baisers – même pour rire – puisque l'eau vient
 me lécher les pattes
 Alors je me suis oublié, oublié au bord de n'importe quoi sauf de la vie ou de la mort Tout ça
 c'est faux, de trottoirs desséchés, puis les routes Parfois j'essaye le dimanche en tirant la
 langue de toutes mes forces pour ne pas crever de soif. Mais c'est dimanche des camions
 d'énormes camions grondent Et la poussière me laisse dedans
 De petites maisons dans la poussière, et même des grandes qui voudraient la dépasser Mais
 je le découvrirai celui qui me traque celui qui me met sous les regards Pas de paix nulle part
 Pas de paix tant qu'existe un regard. Ou plutôt non Je le découvrirai celui qui ne veut pas me
 traquer Qui me laisse croire.
 Le soir non plus ne veut rien savoir Pourtant il se déchire Ça s'agrandit sans fin Pour s'en aller
 faudrait pouvoir Tout éclate de trop trop de parfums avant après
 Même s'il n'y a rien je le rejoindrai.

[16 mai (3), Saint-Chéron]

De nouveau Saint-Chéron.

Seize heures quinze.

L'après-midi continue dans le jardin. Tout à l'heure on ira se promener. Les affaires ne sont pas encore brillantes, mais la santé va. Mardi, au magasin, téléphonai à Laffont pour la réponse. Le type m'a laissé peu d'espoirs. M'adresserai ailleurs. De nouveau au prof. Dois réussir. Réussirai. Tout...

[14 juin, Paris]

14 juin. [19]47 [sic]. ~~Douze heures~~ Quatorze heures.

Pour mes vingt-cinq ans, nouveau et superbe stylo. Depuis le 28 mai, j'ai vingt-cinq ans. Et des ratages. Non, chez Laffont. Tente autre chose, sans même oser le dire. Tiens absolument aussi à réussir mon oral Dans quelques jours. Même pas de désespoir. Non à tout, comme on le fait pour moi. J'ai toujours cru quelque chose me protégeait.

Alors ? Il n'est pas possible que ce manuscrit ne soit pas bien.

En ce moment, il est aux Éditions de Minuit. Ça a l'air jeune, plein d'entrain. Ça vit. Et je tiens à l'y faire éditer.

Ce matin, dix jours après l'avoir remis, suis allé trouver le jeune homme – directeur littéraire.

Je l'avais rencontré par hasard, en voulant voir Thomas dans une nouvelle revue dont il est directeur. Thomas n'y était pas. Seuls, quatre jeunes gens dans cette minuscule pièce qui est la rédaction.

Parmi eux, un jeune écrivain, un autre, ce directeur, puis moi. Conversations ; le lendemain j'allai lui porter mon manuscrit, parlai de Gide, Cabris, de mon roman et il m'écoutait avec intérêt. Toutefois, ne me laissa pas achever la première partie, voulant la surprise du reste. Et je partis après qu'il m'eut dit d'attendre dix jours.

Mais aussi, comme je marchais ! Dans l'extase, dans une joie délirante. Folle.

Il m'avait écouté, hoché la tête, etc. La pluie tombait fort et me mouillait avec délices. Mais ce matin, il n'y eut aucune lettre, et je suis allé le voir. Tremblant. Il m'a dit aussitôt qu'il n'avait pas fini, que dès à présent il faisait des réserves. C'est-à-dire [qu']il trouve que l'expression n'est pas à la hauteur du sujet. Car, il trouve le sujet haut. Je n'ai pas pu me défendre comme il me le demandait. Ça m'écrasait. Qu'est cette expression ? Rapport des idées du héros avec l'histoire. Le directeur (Lambrichs) trouve qu'elle est relâchée, et a hâte de lire mon deuxième roman.

Vache ! Car je pense que l'expression n'est pas tout. Elle cristallise, fige ; et puis, le drame est là. Le héros sent qu'il n'est pas à la hauteur ; non seulement l'homme manque ou se fait manquer son existence ; mais en tant que héros il manque son histoire. L'un ne va pas sans l'autre. Pas de hiatus entre l'écrit et l'écrivain [sic].

L'écriture n'est pas une aune qui montre l'histoire, son sujet, mais l'alentour, le créateur. C'est un moyen à moi de me faire oublier, de foutre une digue entre l'évènement (vie) et moi.

Qui le comprend ? C'est à l'intérieur de ça que l'histoire se joue, elle-même comme de l'écriture, prolongeant encore cette digue. Tendait toujours plus loin. Ce plus loin est parfois insignifiant, mais il est ce qu'il est. Entre le créateur et la création, sans aboutir au créé. Nul n'en peut rien dire.

Voilà où j'en suis. Le vrai dégoût débute. Jusqu'où ? Sans parler de la [vie] matérielle, des affaires ternes, de l'examen qu'il faut réussir.

Recopie un poème :

Au dehors
Autre chose que cette mort
Autre chose que ce noir excédant
Au-dedans

Pourri en paix
Rien que l'air épais
Rien qu'un cri se tait
On devient ce qu'on était

Parfois on comble tout

Il pleut des trous de larges trous
Le cri qui grouille dans la boue
Y vit par le rat d'égout
Prends-le et il sera doux
Aime-le et il tuera tout.

[18 août]

18 août. Vingt heures.

Presque deux mois sans écrire. Pourtant pas mal d'évènements ont eu lieu. Aux Éditions de Minuit, refus. Je parlai avec Lambrichs assez longuement, et pus mesurer ses jugements un peu étroits. Sortant de là, Boul'mich, j'allai à la revue *Fontaine*. Dès l'entrée j'aperçus un petit type, bouclé brun, tapant à la machine.

- Est-ce que M. Max-Pol Fouchet est là ?

- Oh ! vous savez, il est là si peu d'heures dans le jour, si peu de jours dans la semaine, si peu de semaines dans le mois et si peu de mois dans l'année, que vous avez peu de chances de le rencontrer.

On se mit à parler. Son deuxième mot était toujours : quel con ! Pour n'importe quoi. Il était tubard et ses parents avaient péri en déportation. ~~En peu de~~ Il me présenta à Clarisse, la gérante, et j'expliquai qu'à deux reprises j'avais voulu voir Fouchet. Elle était aimable avec des cheveux gris. Le petit brun, [illisible], rentrait et sortait du bureau. Une grande fille rentra à un moment donné, cria bonjour, et [illisible], sèchement, dressé vers elle.

- Tu m'as attendu à midi ?

- Non.

- Eh bien, tu sais ce que tu es ?

- Non.

- Tu es un con.

- Je me porte très bien dans mon rôle de con.

Tout à l'avenant. Je revis Clarisse. Elle couche avec tout le monde, sous ses airs sérieux. J'obtins d'elle qu'elle lise mon manuscrit en deux jours au lieu de trois mois. Elle mit deux semaines, et sans lire le deuxième récit. À la fin, elle me dit que Max-Pol n'accepterait plus aucun manuscrit, que la revue se noyait dans les dettes. C'était le jour même de mon départ en vacances. Je tenais absolument à ce que mon manuscrit ne restât pas chez moi pendant ces vingt-cinq jours. Heureusement Clarisse avait pensé à un certain Buchet, directeur littéraire de Corrêa. Et me donna rendez-vous pour l'après-midi. Manque de peau [*sic*] : Buchet était en vacances. Sa secrétaire était là. Après un coup de fil de Clarisse, j'allai la voir. Genre jeune fille timide, boutonneuse. Elle m'assure que ce sera lu deux fois plutôt qu'une. Mais que ce n'était pas la peine de revenir : attendre seulement la réponse.

Ce n'était pas trop mal et je pouvais partir un peu rassuré. Quelques jours auparavant déjà, j'avais eu un choc dû à la perte de mon stylo. Cadeau de Marcelle et ma mère. Très beau, pour mes vingt-cinq ans. Je crus devenir fou.

[8 septembre]

8 septembre. Onze heures trente.

Encore tout ce temps sans écrire.

Finissons-en avec la période qui vient de s'écouler. Le 21 août juillet [je] partis en vacances avec ma mère et Marcelle. Nous sommes allés pour vingt-cinq jours à l'île du Levant. Île merveilleuse, où l'on marche tout nu, à travers la nature, et le soir, pêcheurs et estivants se rencontrent pour danser. Vraiment, la beauté païenne. Faut-il repenser que des femmes, des jeunes filles m'ont regardé, transmis des billets ? Marcelle le savait et était un peu jalouse, mais elle voyait que j'en riais.

Puis, retour. Aussitôt cavalcades de déboires. Mon manuscrit refusé chez Corrêa (où j'étais recommandé par Clarisse de *Fontaine*) ; mes vers refusés dans une jeune revue. Je commence à ne même plus être découragé ! Le magasin marche au ralenti. Le plus grave c'est le découragement à mon propre sujet. Au deuxième [mot manquant] de ce deuxième récit que je suis en train d'écrire. Hier, j'eus envie de tout déchirer. Et j'hésite encore. Mon héros me paraît trop « pitoyable », et puis il faut ~~qu'au~~ que dans le cours même du récit, celui-ci soit brisé. Mais alors intervient la question de la gratuité de tel récit plutôt que tel autre, à mesure qu'il se brise. En ne dédoublant rien, la nécessité « fatale » s'impose plus, surtout qu'un dédoublement finira par se produire. Ce sera l'ouverture reliant le héros à l'écrivain, imposant la nécessité de cette écriture, car ça montrera qu'une question, un problème capital m'a imposé le fait de ce dédoublement, de cette brisure.

Quant au reste, à et à tous les salauds, je les emmerde.

De nouveau, repense à mes pensées. C'est-à-dire à certaines vues plus « perçantes ». L'homme. Prisonnier dans sa condition d'être humain, du fait d'être pensé par Dieu. Pensé de toute éternité. Le problème ? Se faire oublier, mais comment ? Être oublié de la création. Faudrait parvenir à un certain état visqueux, de lâcheté visqueuse, de fantasme, de délire, de n'importe quoi, où la conscience de tout, même de l'inconscience, se perde. Car le drame de l'homme, c'est au fond, de ne pas connaître son drame. De le poser ici ou là, mais de l'ignorer. D'abord parce qu'il n'existe pas. Dire qu'il y a un drame de l'homme, c'est supposer être allé jusqu'aux fondements de notre condition. Peut-on y aller avec des notions établies à l'avance et qui découlent de notre condition même ? Peut-être le drame consiste-t-il dans le fait que nous en avons besoin et qu'il n'existe pas. Qu'il reste à créer. De là ces édifications du Néant, etc. Quel Néant ? S'il existait, ce serait un bonheur, car l'oubli Total y serait certain. Mais la pensée de Dieu ne nous lâche pas, et existe, pense, se pense, malgré nous. Y échapper, derrière ce tissu de pensées, sortir du Cosmos, voilà la clé.

Aussi, n'est-ce pas la mort, ou quoi que ce soit d'autre qui est la solution. La mort est peut-être terrible, mais elle est indifférente. Elle n'est ni à vaincre, ni vaincue, elle est l'une des phases de notre condition. Donc, comme la vie, elle est inévitable, avec une ou sans âme, survie ou non, à moins que tout ne s'y juxtapose. Simplement, il y [a] quelque chose de central. La vie à l'état larvesque, point précis d'apparition et disparition de chaque fait de vie. À ce stade-là, tout nous pénètre et nous pénétrons en tout, mais il y a le nous qui pénètre, et le tout qui pénètre en nous. Voilà l'intersection, le point.

Or, Dieu nous a pensé [*sic*]. Une fois pour toutes. Nous en sommes donc un prolongement, et même si Dieu, même si l'Inaccessible, l'Inexistant a donné naissance à quelque chose, une parcelle de tout est en nous, ne fut-ce que ce rapport lui-même, d'une pensée théorique, et par-là, rend possible, non par une action libre sur nous-même, puisque ce rapport est déterminé, mais non pas non plus déterminée [*sic*], puisque grâce à cette parcelle, ce rapport, nous pouvons agir.

Par conséquent, ce point central, intersection de la vie et de la mort de chaque fait de vie, est celui à partir duquel (ou autour duquel) nous sommes, mais jusque vers lequel – Dieu ou n'importe quoi – nous a tiré [*sic*] vers lui. Donc lorsque nous y sommes parvenus, lorsque par lâcheté, viscosité, liquéfaction, nous l'atteignons, il apparaît que ce sera comme à la limite, car, puisque tout [,] à la fois, y vit et y meurt, on ne peut aller plus loin ; donc, tant qu'on pourra aller plus loin (~~extase, violence, etc.~~, ce ne sera pas cet « essentiel [»] de nous-mêmes.

À ce moment, que se produira-t-il ? Il y aura une répercussion de l'état limite, une brisure, délire-hallucination, suicide, mais quoi qu'il arrive ou qu'on fasse, ce sera bien, puisque ç'aura été nécessaire. L'essentiel de nous-mêmes aura agi.

Plusieurs points restent à préciser : par exemple ce que j'entends par lâcheté, viscosité, liquéfaction. Surtout ne pas confondre avec l'extase orientale qui elle est un enrichissement puisqu'elle est une fusion avec le Cosmos, Dieu, le Néant. Ce Néant est une pure construction de l'esprit, le parcours de certains états que l'Idée comme des lignes déroule devant nous.

Également, cela n'a rien à voir avec le resserrement stoïcien qui consiste essentiellement en « maintien sur place », alors que je pense essentiellement à un déplacement.

[24 septembre, Paris]

24 sept[embre]. Onze heure trente.

Nécessité d'écrire ici. De plus en plus je m'aperçois – et ma mère, Marcelle, me le disent, que le fait d'être édité devient pour moi une idée fixe. À force de me voir rabroué, j'hypostasie l'Édition. Attention, ne pas trop s'y casser les dents.

Alors ? Où sont mes certitudes d'antan ? Mes audaces naïves ? (De Wimereux, par exemple, de Paris ?) Quand Gide m'écrivait, quand je baignais dans mon orgueil ! Rien aujourd'hui. Gide – que je suis allé voir l'an dernier – ne m'a même pas reconnu. Lui qui trouvait ma prose et mes vers bons, se trouve en contradiction avec tous ceux auxquels je les montre à présent. Je leur fourre mes poèmes sous les yeux, et ils ne réagissent pas, sinon par un rictus hébété. Pourtant, je connais quand même ma valeur. Mais en même temps que j'écris cette phrase, j'ai peur de la sentir un peu forcée, voulue, et de le craindre me la montre telle.

Mes palpitations de cœur ont repris. (Plus rien depuis deux ans.) Le médecin a trouvé un excès de sécrétion de la thyroïde – agissant sur le cœur. Je dois donc cesser pour le moment à [sic] ma gymnastique quotidienne du matin (aviron et mouvements) et par-là à ma douche et friction. Ça me manque. Les jours s'écoulent assez paisiblement. Le magasin marche un peu. Quelques petits suppléments grâce à l'essence que je pompe avec les mêmes gestes que tous les autres pompistes (!) Marcelle est bien adoptée par ma famille. Nous allons dîner chez mes parents souvent, ou au restaurant [.]. (Il y a quelques jours.) Moi, par la sienne. Son frère, brave artisan qui vient de débiter, nous a souvent emmenés au restaurant. J'aime bien aussi sa mère et son neveu.

Bien sûr, je comprends que tout cela puisse paraître baroque, établi. Beaucoup de femmes, de jeunes filles doivent trouver qu'avec mon physique j'eusse pu choisir mieux qu'une femme de trente-neuf ans, alors que j'en ai vingt-cinq. En particulier, à l'île du Levant, une belle jeune fille avec laquelle j'ai flirté un peu (Marcelle venait plus tard à la plage) ne me cachait pas ce qu'elle en pensait, ni ce qu'en pensaient ses amis. De même cet hiver, l'étudiante avec laquelle je flirte en Sorbonne. Mais ma mère n'est pas de cet avis. Marcelle est très intelligente, très douce, gentille, et surtout elle a quelque chose qui attache. La preuve en est, c'est que je la préfère à toutes, malgré les sarcasmes que cela peut provoquer. Que je flirte et la trompe même, parfois ? Oui, cela m'est nécessaire, mais moins nécessaire toutefois que le fait de vivre auprès d'elle. Ainsi, depuis plusieurs mois, en dépit de multiples occasions (avant, surtout pendant et même après les vacances), je n'ai rien fait. Je veux être édité, c'est tout.

À ce propos, ai écrit une lettre à Camus, que je transcrirai ici. Sa secrétaire m'a répondu qu'il était prêt à lire mon manuscrit. J'attends. Comme toujours.

Comme lorsque je désirais une femme.

Continue d'écrire mon deuxième récit que je prévois long. En attendant, et en travaillant ici, vais peut-être m'inscrire à l'École des langues orientales pour me perfectionner en russe, et retarder mon incorporation au service militaire. De plus, ma mère m'a donné l'idée, un jour de créer une revue. Qui sait ? Mon père connaît un imprimeur. Moi, j'ai sous la main Raphaël, ce type rencontré à Paris après la Libération et que j'ai reconnu pour avoir été mon condisciple en dixième à l'âge de huit ans. Il n'en était pas revenu de ma mémoire. Après bien des souffrances il a enfin trouvé un travail dans un journal de la Palestine libre. Gagne bien. On s'est vus au Capoulade samedi dernier et il m'a dit que ce serait difficile. Mais je crois que l'idée de ma revue est originale : porte-parole de ceux qui ne peuvent s'exprimer, qui risquent d'être étouffés entre le mur des parvenus, des gens en place, des puissants et le mur de la médiocrité. Il s'agit de faire écrouler tout cela. De plus, elle serait remplie par nos œuvres et permettrait de nous lancer. J'ai pensé à mon professeur qui aima mon premier récit comme directeur, ou quelque chose d'approchant. Son titre serait : *Signes*. Signes de richesse, de talents qui exploseront. Raphaël m'a dit de ne pas en faire un festival Boris Schreiber. Comme si j'y avais pensé ! Mais peut-être y aura-t-il d'insurmontables difficultés ? J'irai voir l'imprimeur. J'avoue que je ne suis pas plein d'enthousiasme. Mais ce n'est peut-être pas nécessaire.

Je pense aussi que le type des Éditions de Minuit qui refusa mon manuscrit, m'avait demandé mes vers. J'irai le voir.

Voilà donc, avec l'attente de la réponse de Camus, tous mes projets pour le moment. Bien. J'aime les mises au point.

[6 octobre, Paris]

6 octobre. Vingt heures. [19]48.

Depuis plus d'une semaine, angine. Pas grave. Sans fièvre depuis trois jours. Mais au lieu d'écrire, ai lu pas mal. Joyce – intéressant. Et quelques classiques : Pascal, Molière. Vais me lancer dans James : [*Le*] *Tour d'écrou*. En ce moment, en particulier tout cet après-midi, ai pensé à une pièce. J'étais absolument exalté ! Peut-être aurai-je de la chance grâce un jeune metteur en scène russe qui possède un théâtre. Il me semble qu'il y a quelque chose d'intéressant dans mon idée, bien que cela soit – ou paraisse être – strictement théâtral. Mais cette pièce voudrait briser l'artifice du jeu, quitte à faire jouer la vie.

Ma mère vient chaque après-midi et nous bavardons longuement. De ma tante (sa sœur) de mon oncle (frère de mon père). La famille ! À part ça, ça va. Par la fenêtre, je vois des lumières sur le fleuve. Calme, coupé par des roulements d'autobus. J'aime l'éclairage doux du lampadaire, sur cette pièce confortable. J'ai les pieds enveloppés dans une couverture, un foulard autour du cou, en robe de chambre. Non pas que je ne puisse m'en passer, mais j'apprécie. D'ailleurs, toute chose est relative. Ainsi Pascal, que j'admire passionnément, mais où malgré moi, je détecte les failles de réflexion. Est-il indispensable que les plus grands esprits versent dans l'anthropomorphisme ?

Certes, rien n'est plus saisissant que les néants qui bordent ~~notre~~ l'existence humaine (et animale). Mais sont-ils des motifs suffisants ? C'est-à-dire en prenant un exemple, Heidegger. Son homme-pour-la-mort, qu'advient-il de lui, le jour où la mort sera vaincue ? Éliminée scientifiquement ? (Ça peut arriver.) Donc, n'a-t-on pas tort de faire de la mort une entité métaphysique ? Une des sources de notre drame ? Le fait de ne pas mourir ne changera en rien notre condition d'homme. Notre condition d'êtres – pensées [*sic*] – pour l'au-delà. Voilà l'important. La vraie prison. Elle est en nous. D'ailleurs, prison ou non est une autre affaire. En tout cas, là est la question.

Certes, importance, surestimation de l'instant. La vie n'est qu'un instant. Mais en quoi l'instant diffère-t-il de l'éternité ? Un instant, plusieurs instants, ne changent pas le fait initial. À partir de là, ça se déroule, ça se déroule coûte que coûte, mais avec n'importe quels mouvements, même désordonnés. Spasmodiques. La quantification est pur artifice. Je suis en train de penser que les philosophes classiques passaient par-dessus la mort. Mais en se sublimant elles-mêmes. Ce qui est la grandir. Naturellement, les problèmes restent multiples, surtout les rapports d'esprit à matière. Mais c'est déjà sortir de l'esprit.

[8 octobre, Paris]

8 octobre. Quinze heures. [19]48.

Cette idée de pièce me travaille. Le canevas trouvé hier et qui m'avait enthousiasmé, me déplaît aujourd'hui. Le deuxième acte traîne en longueur. La base, je l'avais trouvée, il y a quelques années ([19]45), alors qu'un soir je rentrai à l'hôtel (Champerret). J'ai brusquement songé que j'aimerais écrire une pièce qui parle elle-même d'un théâtre particulier : ce ne serait plus des acteurs qui joueraient des pièces, mais des spectateurs qui payeraient pour jouer sur scène ce qu'ils voudraient. Un évènement spécial de leur vie. Un rêve jamais réalisé. Bref, que grâce à la scène, ils soient transfigurés un instant. Mais naturellement, leur transfiguration ferait rire la salle à leurs dépens.

Toutefois, ceci est un peu maigre. Mais ce que j'ai trouvé avant-hier pour le développer, ne va pas. Chaque acte doit avoir sa nécessité propre. Interne. Et pas former éventail à la suite du précédent. Le précédent ne doit recéler que l'essentiel qui nécessite le suivant. Ce n'est pas facile. Et malgré l'enthousiasme de ma mère et Marcelle auxquelles j'ai communiqué mon idée, il faut la changer.

À part ça, rien. Mon « roman » avance. Le temps est beau. Toujours pas de réponse de Camus. C'est long.